Document generated on 07/06/2025 11:04 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essais étrangers

Number 48, June–July–August 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21646ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1992). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (48), 61–67.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

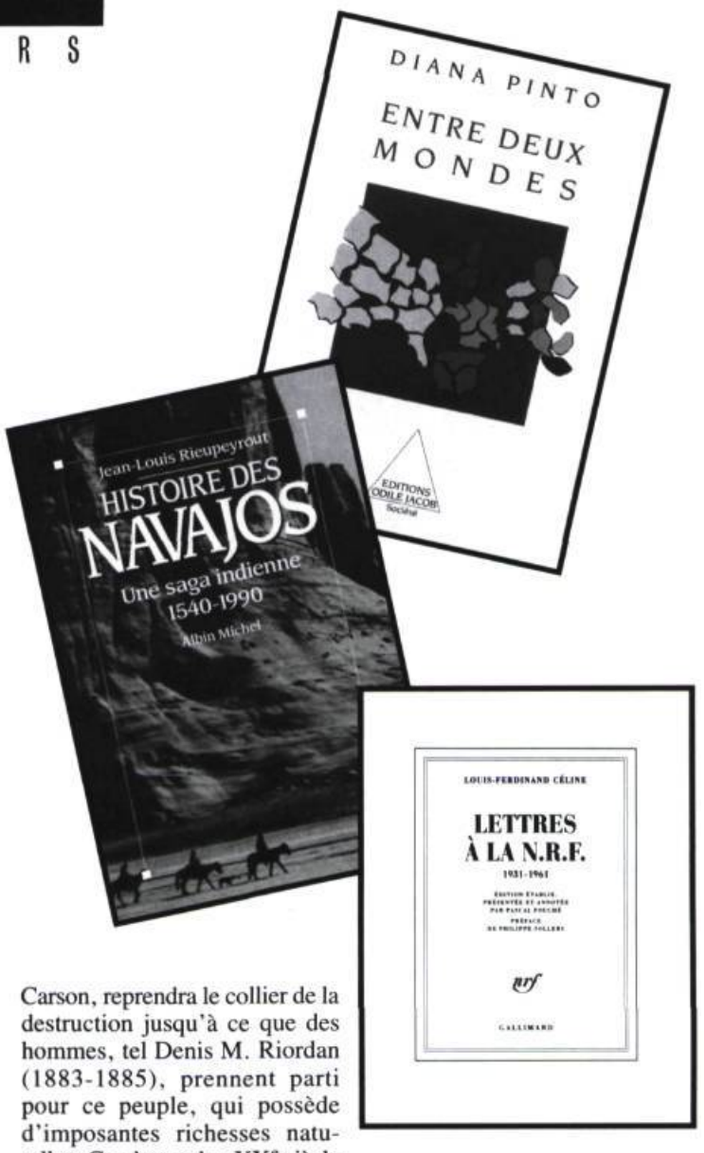
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



HISTOIRE DES NAVAJOS UNE SAGA INDIENNE (1540-1990)
Jean-Louis Rieupeyrout
Albin Michel, 1991, 369 p.; 39,95 $

L'auteur de ce livre passionnant a-t-il encore besoin de présentation? Après avoir publié une vingtaine d'ouvrages dont plusieurs sont désormais devenus essentiels pour la compréhension de l'histoire non seulement des États-Unis mais de l'Amérique tout entière, Jean-Louis Rieupeyrout continue son magnifique travail en prolongeant son ***Histoire des Apaches*** par une analyse serrée et richement documentée des mythes, de la religion, des combats politiques et idéologiques, de même que de la vie quotidienne d'une société qui ne cède pas devant les innombrables discours et stratégies visant à la faire disparaître de la mémoire des hommes. Les Navajos sont, comme on le sait, ces Indiens de l'Ouest qui n'ont acquis que récemment le droit à l'autodétermination (ils sont aujourd'hui cent mille ex-aventuriers à vivre au Nouveau-Mexique, en Utah et en Arizona) dans un pays où l'utopie jadis énoncée par Thomas Jefferson a souvent été détournée en vue d'éliminer le droit à la différence.

Jean-Louis Rieupeyrout divise cette étonnante saga en trois parties, dont les nombreux épisodes conduisent ceux et celles qui les vivent du rire aux larmes, des rumeurs à la mort ou à la soumission. Après avoir appris à connaître le territoire ancestral et le mythe de la création des Navajos (il faut aussi se reporter à l'appendice, aux cartes et aux tableaux en fin de volume), nous traversons d'abord le XVIe siècle. En clair, nous assistons aux massacres perpétrés par les Espagnols. La «mécanique de la coercition» s'enrayant vers le milieu du XVIIIe siècle, les Indiens pourront respirer quelques années. Mais au siècle suivant, le «Nestor des rocheuses», Kit Carson, reprendra le collier de la destruction jusqu'à ce que des hommes, tel Denis M. Riordan (1883-1885), prennent parti pour ce peuple, qui possède d'imposantes richesses naturelles. Ce n'est qu'au XXe siècle que les Navajos parviendront enfin, après avoir péniblement négocié une sorte de *New Deal*, à redevenir et à redécouvrir quelque peu ce qu'ils ont longuement perdu.

Michel Peterson

LETTRES À LA N.R.F. (1931-1961)
Louis-Ferdinand Céline
Gallimard, 1991, 617 p.; 59,95 $

La force interne du style, c'est lui, Céline, le plus grand prosateur français du siècle avec Proust. Les lettres que Louis-Ferdinand Céline a envoyées à divers dirigeants de la N.R.F. à partir de décembre 1931 (afin que l'on y publie le ***Voyage***), sont de la même encre décapante, elles ont l'extraordinaire force de frappe — oh! combien en verve et en délire — qui font l'originalité de ses romans. «Il faudrait que les français [sic] finalement se mettent dans leur tête d'abrutis cochons vendus à toutes les charcuteries du globe que je suis un des très rares imbéciles à avoir tout perdu, tout risqué, tout souffert pour qu'on épargne, préserve, perpétue leur sale dégénérée espèce.» Et puis il ajoute cette phrase remarquable: «Je ne le fais pas pour eux je le fais pour Couperin, Gervaise, Jacquin!» (15 avril 1948). Ces lettres sont par ailleurs quelquefois hermétiques, avec leurs points d'exclamation, leurs figures de style, l'argot, etc. Tour à tour, ce sont Gaston Gallimard («merlan frit lubrique»), Jean Paulhan («vieux baveux») et Roger Nimier qui subissent la foudre célinienne — même si l'auteur aime beaucoup le dernier (qui, à la fin des années 50, lui fera retrouver la faveur du public). Bien sûr, il y est aussi beaucoup question d'intérêt, car Céline ne démord pas de son obsession d'être publié dans la «Pléiade». Il mourra quelques mois trop tôt.

Publication majeure que ces lettres annotées par Pascal Fouché qui couvrent trente ans de carrière et de haine, qui sont l'expression la plus immédiate de l'engagement émotif et désespéré de Céline dans son époque. J'imagine que, comme en toute chose, on aime ou on n'aime pas. Mais Philippe Sollers, qui signe la préface, a le dernier mot: «Lecteur de bonne foi, lisle».

François Ouellet

ENTRE DEUX MONDES
Diana Pinto
Odile Jacob, 1991, 328 p.; 41,95 $

Le livre de Diana Pinto commence, à ce qu'il m'a tout d'abord semblé, comme un insignifiant bavardage, les mémoires d'une jeune fille de bonne famille en quelque sorte! C'est en persévérant dans la lecture que se révélera le véritable sujet du livre: une certaine souffrance, prix du déracinement.

Diana Pinto qui est arrivée jeune aux États-Unis, s'adresse principalement au public français à qui elle *dévoile* — grâce à la relation de ses aventures — les aspects cachés, pour ne pas dire étranges, de la planète américaine. Il n'est pas indifférent d'ajouter que cette Amérique — dont les sous-produits culturels continuent d'inonder le monde — demeure, dans sa *vérité vraie*, largement méconnue de ses zélateurs de France et de Navarre.

L'*auteure-écrivaine* a également séjourné à Montréal et tient sur le Canada des propos, en grande partie prophétiques, que le mauvais *spectacle* constitutionnel en cours ne saurait démentir. Évoquant le Québec des années 66-67, elle m'en a appris une bien bonne: un enfant juif et francophone (ou tout francophone non catholique?) n'avait pas, en ces temps *reculés*, d'autres ressources que de fréquenter l'école des anglo-protestants! (Une manière comme une autre de promouvoir l'anglicisation!)

Il serait injuste de s'appesantir sur les erreurs du passé québécois sans épingler au passage la politique *multiculturelle* du gouvernement fédéral canadien qui, en privilégiant le caractère ethnique de ses citoyens a, de fait, sombré dans une des formes, disons-le, assez perverse du racisme d'État. Cela est-il moindrement fâcheux? ▸

Bien sûr que non puisque, nous assure Diana Pinto, «le Canada est resté en marge de l'histoire»!!!

L'ouvrage se poursuit, examinant les tenants et les aboutissants d'une grande université, Harvard, où la jeune Diana a effectué des études. Elle nous propose à ce sujet d'intéressantes notations sur les us et coutumes de la bonne société W.A.S.P. qui, à cette époque, dominait une institution taillée à sa mesure. Elle nous parle enfin de son arrivée en France, sorte de retour au *paradis retrouvé*, qui donne lieu à quelques remarques bien senties sur les frivolités intellectuelles qui, trop souvent, affectent la vie parisienne! Le livre n'est pas exempt, çà et là, d'opinions discutables, mais forme cependant un guide utile pour l'observateur désireux de percer les *embrouilles* de la moderne Babylone!

Patrice Remia

UNE PAIX INSOUTENABLE
John le Carré
Robert Laffont, 1991,
128 p.; 16,95 $

Jean-Louis Jeanmaire, officier supérieur de l'armée suisse, fut condamné en 1976 pour haute trahison. Libéré après avoir purgé douze des dix-huit ans de prison prévus par le verdict, son histoire est demeurée suffisamment trouble pour attiser la curiosité de le Carré. Ce petit livre relate ainsi la rencontre, intéressante à plus d'un point de vue, d'un maître du roman d'espionnage et d'une victime *réelle* des jeux politiques secrets de la Guerre froide.

D'abord, il y a l'histoire du protagoniste: «un conte édifiant sur un innocent égaré chez les professionnels du Renseignement». Ce récit nous permet d'assister à la mise en place d'une filière d'informateurs qui se constitue davantage dans les salons bien éclairés des ambassades qu'à la lueur d'une lampe de poche dans des bureaux cadenassés! L'expérience de Jeanmaire nous amène également à voir la Suisse d'un autre œil. Nous avons droit ici à une Suisse en tenue militaire et le tableau n'est pas plus joli qu'ailleurs. Ainsi, l'arrestation du général semble être une monstrueuse mise en scène visant à calmer les inquiétudes américaines et du même coup à protéger certains responsables suisses. Il fallait un *coupable* pour que se taisent «les barons du Renseignement américain [qui] venaient de déclarer formellement [...] que Washington mettait en doute la capacité des Suisses à protéger les secrets militaires qui leur étaient confiés».

L'essai de le Carré est donc captivant parce qu'il dépasse de beaucoup le simple document biographique. Par le biais d'un récit de vie, il trace le portrait d'un pays riche mais inquiet, qui surprend par son militarisme. Le drame vécu par le général Jeanmaire n'est qu'un des nombreux éléments qui permettaient «de redonner à la Suisse son image de marque en tant que puissance militaire responsable et efficace (et neutre)».

Pierre Beaudoin

PRINCIPES DE SAGESSE ET DE FOLIE
Clément Rosset
Minuit, 1991,
123 p.; 18,95 $

Le discours philosophique peut être lourd et ennuyeux; pour Clément Rosset, c'est plutôt un exercice de souplesse, de force joyeuse et de légèreté, selon l'idéal de Nietzsche. Aussi, ***Principes de sagesse et de folie*** célèbre la béatitude du moment présent. L'auteur en a puisé l'inspiration chez un philosophe grec pour le moins ambigu, Parménide d'Élée: «Ce qui existe existe et ce qui n'existe pas n'existe pas».

Le philosophe moderne en tire une méditation sur l'existence, sur la vérité et la fausseté de la réalité selon qu'elle échappe ou non à l'altération du passé et du devenir. C'est l'ici et le maintenant *hypostasiés* comme seule réalité et seul aliment de l'être, tout le reste tenant de l'illusion et du désir vide.

Assez curieusement, les personnes qui paraissent atteindre le mieux cet *existentialisme intégral* sont les esprit mystiques ou les amoureux, pour qui l'instant est prégnant du réel. Le *satori* zen, par exemple, éclair d'illumination échappant au temps et à l'espace, qui sont altération, perte de réalité, dissipation, en un mot illusion, en offre l'illustration la plus frappante. Mais il est de la nature de l'esprit humain de ne pouvoir s'en tenir à cette ascèse du présent, de naviguer constamment entre le passé et le futur, aveugle à la jubilation de l'instant, qui seul détient, selon Parménide, la qualité d'être, le reste appartenant au domaine imaginaire de ce qui n'existe pas, n'existe plus ou pas encore.

Jean-Claude Dussault

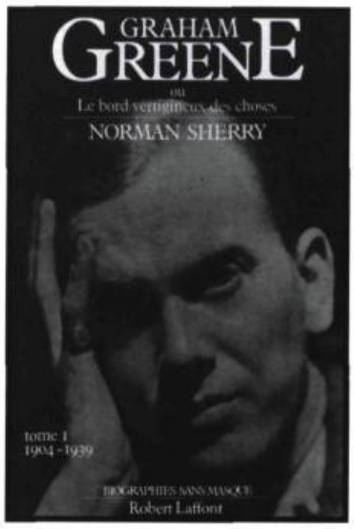
POÉSIE ET VÉRITÉ
SOUVENIRS DE MA VIE
Goethe
Trad. de l'allemand
par Pierre du Colombier
Aubier, 1991, 509 p.; 41,50 $

Ce récit autobiographique de Goethe, si bien et tout à la fois si mystérieusement intitulé ***Poésie et vérité — Dichtung und Wahrheit*** dans l'original —, ne constitue pas précisément une découverte, tant s'en faut!, et pourtant il convient de louer les éditions Aubier de rendre à nouveau accessible, quoique dans une forme parfois déficiente, ce texte fondateur, aussi capital pour l'histoire des idées et de la littérature allemandes que pour la connaissance d'un écrivain exceptionnel. En effet, dans cet ouvrage, Goethe fait largement place à la vie intellectuelle germanique sans pour autant négliger sa vie intérieure et sentimentale. On y voit se constituer l'état d'esprit qui présida à la naissance d'une nouvelle littérature, ce fameux Sturm und Drang (Tempête et Élan) à l'esthétique duquel Goethe contribua de si décisive manière; et surtout on y lit, dans la plus pure tradition allemande, un *Bildungs-roman*, un authentique roman d'apprentissage qui relate les années de formation du jeune Gœthe, au sein de son milieu familial d'abord, à l'université ensuite, puis dans la société cultivée. Défilent ainsi, à l'avant-scène du récit, des figures aussi

éminentes que celles de Christoph Martin Wieland, Johann Kaspar Lavater, Johann Gottfried Herder, Friedrich Gottlieb Klopstock. Bien qu'extrêmement touffu, l'ouvrage ne couvre que la courte période qui va de la naissance de l'auteur jusqu'à son départ pour Weimar, alors qu'il était âgé de vingt-sept ans et avait déjà fait paraître ***Goetz de Berlichingen*** et ***Les souffrances du jeune Werther***, pour ne nommer que les plus célèbres de ses premières œuvres. Manquent donc à ce récit moult épisodes importants de la vie de l'écrivain, dont le voyage en Italie de 1786-1788 et l'amitié avec Schiller. En sorte qu'il ne faut pas lire cet imposant volume comme une biographie factuelle ayant quelque prétention à l'exhaustivité, mais plutôt comme le récit, tantôt circonstancié, tantôt allusif, de l'accomplissement d'une vocation d'écrivain. Pour Goethe, il s'agit de «représenter l'homme dans ses rapports temporels, de montrer jusqu'à quel point le monde lui résiste, jusqu'à quel point il le favorise, comment il s'en forme une conception de l'univers et de l'homme, et, s'il est artiste, poète, écrivain, comment il les réfléchit au dehors»; il s'agit aussi de montrer comment, de façon exemplaire, un homme parvient à sa vérité par le truchement de la plus exigeante poésie.

Robert Dion

GRAHAM GREENE OU LE BORD VERTIGINEUX DES CHOSES, T. I (1904-1939)
Norman Sherry
Trad. de l'anglais par Philippe Delamare
Robert Laffont, 1991, 744 p.; 50 $



Graham Greene est mort, léguant une œuvre exceptionnelle dans laquelle des personnages, manipulés par la force mystérieuse de leur innocence et pris au piège de leurs frayeurs, de leurs réticences et de leurs scrupules, se retrouvent enfermés dans des situations qui les dépassent. Alors, presque à leur corps défendant, ils sortent d'eux-mêmes, atteignant parfois au cynisme et à la cruauté.

Greene n'était pas, tels ses héros, perdu dans *d'incertaines certitudes*. C'était un homme aventureux et opiniâtre qui n'a cessé, par le biais de mille activités, de se situer, de s'enrichir, de se propulser. Son aptitude à vivre était immense; elle était fuite en avant dont il a assumé toutes les servitudes. Avec le premier volume de sa magistrale biographie, Norman Sherry a tenté de recomposer cette vie et de sertir une illusion, celle de l'écriture, d'une réalité vécue, souvent ignorée. L'auteur a eu accès à une foule de documents, il a rencontré des contemporains de Graham Greene et refait ses voyages. Il l'a même connu vivant, il se souvient de cet homme au regard bleu, si pâle qu'il semblait aveugle, un homme peu soucieux de toute cette lumière qu'on voulait soudainement jeter sur lui. Il s'est ensuite appliqué, avec intelligence et passion, à ajouter son poids de pierre à la statue que l'œuvre de Graham Greene lui avait elle-même érigée.

La biographie est un genre imparfait, nous rappelle l'auteur, qui pourtant dessine consciencieusement une vision de Greene à l'image précise de l'œuvre écrite: forte, puissante, inoubliable. Le livre est compact, sans fêlures, sans espaces. Une autobiographie et certains essais de Greene ont permis à Norman Sherry d'éviter le péril d'une biographie où l'imaginaire et l'interprétation l'emporteraient sur la réalité, et les liens tissés entre la fiction visible et la réalité secrète de l'écrivain ont le ton de l'absolue vérité, emportant la conviction du lecteur.

Approche fouillée, d'une grande rectitude, qui ne nous laisse fatalement que regrets de ce que Greene n'écrira plus jamais, et le désir intense de redécouvrir «le bord vertigineux des choses» que constitue son œuvre. Dire que cette biographie se lit comme un roman équivaudrait pour certains à la discréditer. Mais prétendre qu'elle se juxtapose parfaitement à la fiction du «romancier», c'est rendre justice à ce superbe portrait d'un écrivain hanté par son écriture et qui a traqué ses personnages jusqu'au bout de leur âme, sans jamais conclure, sachant de façon instinctive que «rien de ce qui est vivant ne constitue une réponse» (T. Bernhard).

Michèle Warren-L.

COMPTOIR DE DIFFUSION DU
L·I·V·R·E

Au plaisir de Dieu (première partie)
de Jean d'Ormesson

Interprété par Jean-Claude Rey

4 cassettes
Durée: 5 h 30
Prix: 46,95 $

Histoire de château et de vieille famille où la fidélité se nourrit de préjugés. Sosthène, «patriarche rugueux et sensible» est le pivot du clan des Plessis-Vaudreuil. Mais le temps gruge toute tradition et le monde moderne pointe. S'ajoutent à l'intrigue l'indéniable talent de conteur de Jean d'Ormesson et son humour.

*La deuxième partie d'**Au plaisir de Dieu** sera bientôt disponible.*

12869, rue Plaisance, Pierrefonds, Québec H8Z 1Z1
Tél.: (514) 683-4102

JÉSUITES
T. 1, LES CONQUÉRANTS
Jean Lacouture
Seuil, 1991, 510 p.; 29,95 $

Décidément, les jésuites font encore couler beaucoup d'encre. Après Alain Woodrow, Élisabeth Antébi et François Lebrun, c'est au tour de Jean Lacouture de s'intéresser à l'histoire mouvementée de la Compagnie de Jésus. Et quelle histoire!

Réformateurs en Europe, missionnaires infatigables aux Indes, au Japon, en Chine, au Viêt-Nam et en Amérique du Sud, les jésuites ont laissé leur empreinte spirituelle aux quatre coins du monde et font figure de «conquérants», d'après le sous-titre de l'ouvrage. Si vaste que fut leur entreprise, celle-ci ne leur a pas valu que des éloges. Bien au contraire! Soupçonnés d'hérésie, voire d'illuminisme, les disciples d'Ignace de Loyola se trouvent, dès la fondation de la Compagnie, en butte à la hargne cléricale et frôlent le bûcher de l'Inquisition. Acquittés quelques jours plus tard à la suite d'un procès retentissant, les «hommes noirs» ne seront pas à l'abri des critiques et des menaces d'exécution. Plus tard, les autorités de la Sorbonne, Pascal et les philosophes des Lumières, pour ne citer que quelques-uns de leurs ennemis les plus célèbres, s'en prendront à leurs idées et à leur mode de vie. À l'échelle internationale, même scénario, les jésuites, souvent accueillis avec chaleur, se verront peu à peu explulsés de Chine, du Portugal, de l'Amérique du Sud, puis condamnés par Rome.

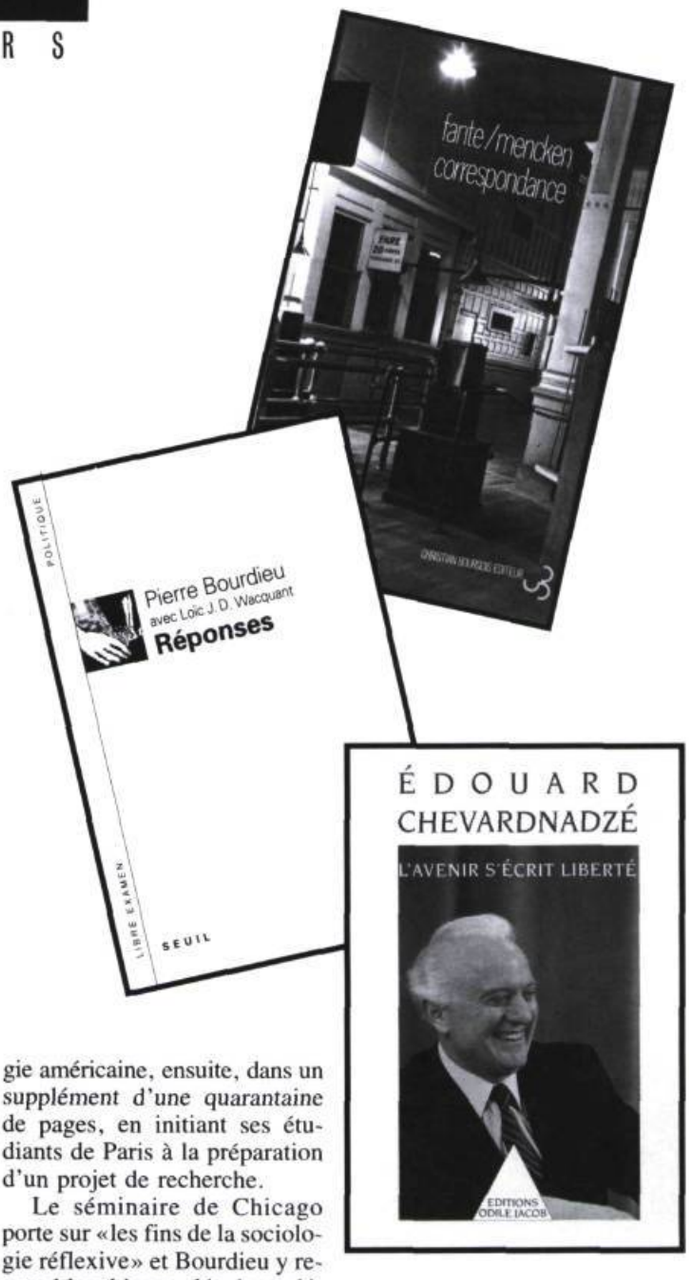
De 1540 à 1773, date de la suppression de la Compagnie par le pape Clément XIV, Jean Lacouture offre une fresque historique d'un ordre qui, par sa mauvaise fortune, mérite d'être appelé «maudit». Il raconte la vie de ses membres à travers leurs déboires, mais aussi leurs réussites et leurs préoccupations quotidiennes. Biographe de pro- ▸

fession, l'auteur met l'accent sur les personnages: Loyola, François-Xavier, Laynez, Ricci, Montoya constituent les protagonistes de cette épopée spirituelle.

Cela dit, l'ouvrage n'a rien de religieux. Les seules allusions au divin proviennent de nombreux extraits des textes du fondateur et de ses héritiers. Lacouture, qui insiste sur la dimension humaine et politique de l'aventure, prétend moins retracer «l'Histoire des jésuites» que raconter des «histoires de jésuites». Cette nuance faite en avant-propos justifie sans doute certains silences notamment au sujet des missions en Amérique du Nord.

Dans l'attente de la publication du deuxième volet de ce dyptique intitulé ***Les revenants*** qui complétera la chronique, le lecteur reste sur son appétit!

Marie-Christine Pioffet



RÉPONSES
POUR UNE ANTHROPOLOGIE RÉFLEXIVE
Pierre Bourdieu
Seuil, 1992, 267 p.; 29,95 $

Vous n'avez pas lu ***La reproduction***? ***La distinction***? ***Ce que parler veut dire***? ***La noblesse d'État***? Vous ne connaissez pas encore l'œuvre du controversé titulaire de la chaire de sociologie du Collège de France, Pierre Bourdieu? Voici des ***Réponses*** à vos interrogations. Deux séminaires, l'un à l'université de Chicago à l'hiver 1987, l'autre à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris en octobre de la même année, donnent l'occasion à Bourdieu de passer en revue l'ensemble de sa production et d'expliciter les fondements généraux de ses diverses recherches: d'abord en répondant aux questions de Loïc J.D. Wacquant qui cherche à situer sa démarche en rapport avec les préoccupations de la sociologie américaine, ensuite, dans un supplément d'une quarantaine de pages, en initiant ses étudiants de Paris à la préparation d'un projet de recherche.

Le séminaire de Chicago porte sur «les fins de la sociologie réflexive» et Bourdieu y reprend les thèmes clés de sa démarche: la socioanalyse, le champ, l'habitus, le discours comme violence symbolique, la politique de la raison et l'objectivation du sujet scientifique. Un point s'en est dégagé sur lequel revient le sociologue, et de façon particulièrement insistante dans le séminaire de Paris sur «la pratique de l'anthropologie réflexive»: le lien entre la théorie et la pratique. La bipartition qui sépare trop de penseurs théoriciens des méthodologues praticiens le conduit sans cesse à dénoncer l'idéalisme de la réflexion pure tout autant que l'aveuglement de l'empirisme. S'il est un enseignement fondamental de ce livre, il faut sans doute le trouver dans ce souci de mettre en avant les réaménagements que les nouveaux terrains imposent aux cadres théoriques préexistants.

Denis Saint-Jacques

L'AVENIR S'ÉCRIT LIBERTÉ
Edouard Chevardnadzé
Trad. du russe
par l'agence de presse Novosti et un collectif
Odile Jacob, 1991, 356 p.; 36,95 $

J'écris ces quelques lignes au moment où Gorbatchev vient d'annoncer qu'il renonçait au pouvoir que son action déterminée avait elle-même contribué à ébranler. Dans la tourmente, il emporte avec lui Edouard Chevardnadzé, revenu sans doute trop tard au poste de ministre des Affaires étrangères dont il avait démissionné avec l'éclat que l'on sait quelques mois plus tôt. Profitant de sa retraite provisoire de la politique active, ce dernier nous livre ici un plaidoyer pour la liberté et la démocratie. Alors que l'empire soviétique s'effondre, beaucoup plus vite et plus lourdement que nos prévisions et nos craintes nous le laissaient croire, Edouard Chevardnadzé tente une explication rassurante de ses choix politiques. Il nous rappelle à juste titre que des institutions transparentes sont le seul rempart qui tienne contre la violence déchaînée, mais qu'elles ne sauraient n'être que le résultat provisoire d'un fragile compromis entre des groupes aux intérêts opposés. ***L'avenir s'écrit liberté*** est la chronique d'une patience impatiente, où le mouvement des changements est sans cesse à la recherche fébrile d'un nouvel ordre. Nous avions pris l'habitude de considérer l'empire soviétique comme un immense glacis politique. Edouard Chevardnadzé témoigne à bon droit des dangers éminents quoique nécessaires de l'enjeu démocratique. Le livre est-il déjà dépassé par le tourbillon des événements? Non, pas plus que son auteur. Il ne s'agit pas ici de l'après-Gorbatchev, mais bien de l'après-Eltsine.

Jean Carette

CORRESPONDANCE (1930-1952)
John Fante / H.L. Mencken
Trad. de l'anglais
par Brice Matthieussent
Christian Bourgois, 1991, 180 p.; 23,70 $

Singulière cette correspondance de John Fante, l'auteur de ***Bandini***, et de H.L. Mencken, l'éditeur de la prestigieuse revue ***American Mercury***. Au moment où il reçoit une première lettre de John Fante, en 1930, H. L. Mencken est un critique littéraire arrivé, très influent et fin connaisseur. John Fante, qui ne manque pas d'audace, n'a que vingt et un ans et n'a encore rien publié. Ses lettres sont d'une écriture directe, très libre d'inspiration et surtout pleine de dévotion pour son aîné qui, d'emblée, devient une sorte de Dieu le père: «Bêtement, l'homme a besoin d'un Dieu. Vous êtes toujours le mien». À ces missives affectueuses et emportées, sympathiquement naïves, l'éditeur répond de manière laconique, sans cesser toutefois d'encourager son correspondant dans son travail d'écriture et de lui prodiguer parfois des conseils («aussi généreux qu'avisés», considère John Fante) sur sa vie personnelle.

C'est dans le contexte d'un rapport à l'autre à la fois littéraire (Mencken éditeur) et social (Mencken père) que John Fante produit ses premiers textes. H.L. Mencken, que le jeune auteur imitera par moment en se coiffant comme lui ou en empruntant ses tics («cela était lié à une période de transition dont je ne suis toujours pas sorti», lui écrit-il en 1933), joue un rôle affectif qui, non seulement équilibre la figure du père, mais constitue un stimulant essentiel à la création. Aussi John Fante avoue-t-il, en 1935, un an après la démission de H.L. Mencken de l'***American Mercury***: «Tout me liait à vous, et je me suis ensuite désintéressé de l'écriture. Cela sans doute parce que j'attachais davantage d'importance à votre approbation qu'à l'idée d'écrire proprement dite». Ajoutons à la singularité de leurs relations que, pendant les vingt ans qu'a duré leur échange épistolaire, ils ne se sont jamais rencontrés.

Ces lettres, datant pour l'essentiel des années 30, constituent à l'évidence un document important à lire en parallèle avec l'œuvre de John Fante, qui est très largement autobiographique.

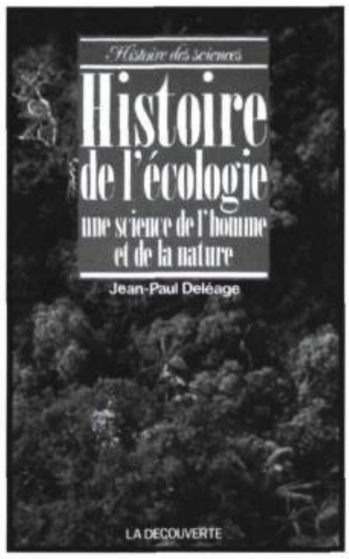
François Ouellet

HISTOIRE DE L'ÉCOLOGIE
UNE SCIENCE DE L'HOMME ET DE LA NATURE
Jean-Paul Deléage
La Découverte, 1991, 330 p.; 34,95 $

Le mot «écologiste» est ambigu. Il peut désigner un scientifique travaillant dans un des secteurs de la biologie ou un militant essayant de protéger l'environnement. Cette ambiguïté est si lourde que certains ont proposé le néologisme *écologue* pour différencier les gens sérieux des granolas.

Pas Jean-Paul Deléage. Au contraire, en traçant l'histoire de la science des écosystèmes, il cherche à montrer combien est étroite la relation entre la production intellectuelle et les conditions sociales, économiques et politiques qui la rendent possible. Cela explique que cette histoire ne se veut pas la démonstration articulée d'un savoir objectif, mais plutôt une suite de débats, de ruptures et de renversements.

L'autre point fort de l'argumentation s'avère le rôle majeur



qu'il faut accorder aux activités humaines dans les transformations de la biosphère. Comme en témoignent leurs impacts destructeurs, les actions des sociétés ne sont pas hors du fonctionnement de la planète. Une science de la nature est donc nécessairement une science de l'appropriation et de la transformation de cette nature par l'Homme.

L'importance de ces questions ne saurait faire de doute. L'intérêt du livre est de nous permettre d'appréhender un sujet complexe en gardant la tête froide. Les enjeux qu'il soulève sont si sérieux qu'une réflexion rationnelle constitue sans doute notre seule chance de survie.

Pierre-André Tremblay

1492
LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE
Jacques Heers
Complexe, 1991, 189 p.; 17,95 $

«'Renaissance' et Nouveau Monde étaient-ils incompatibles?» Voilà l'interrogation qui clôt ce petit ouvrage proposant, selon les éditeurs, «une étude littéraire et sociologique de la nouvelle [le succès des voyages de Colomb]: sa genèse, ses cheminements, les formes de l'appréhension puis de l'interprétation». Pour ma part, j'aurais préféré que la question soit posée dès l'introduction: elle aurait alors servi de guide à la fois, il me semble, à l'auteur et ultérieurement à ses lecteurs. 1992, 500e anniversaire de la *découverte* de Colomb par les Amérindiens (qui ne s'y attendaient pas!), semble s'être présentée trop vite pour Jacques Heers qui n'a pas mis sur le métier cent fois son ouvrage. C'est dommage puisque son livre, manifestement érudit, est fort bien documenté. Malheureusement la trame de l'essai disparaît sous la masse des informations.

Néanmoins, il demeure que certains commentaires sont très justes et détruisent quelques mythes que l'on entretient à propos du Moyen Âge et de la Renaissance. Ainsi, par exemple, la prétendue ignorance de la rotondité de la Terre durant la période qui précède les grandes découvertes est une affirmation totalement erronée selon Jacques Heers: «Les auteurs qui ont inventé puis répété à satiété et enjolivé de telles sornettes n'avaient visiblement rien lu ou rien compris des écrits de l'époque». Ailleurs il s'en prend à l'idée selon laquelle les progrès des techniques, en particulier le développement des navires, seraient à l'origine des grandes expéditions: «La caravelle n'était pas le navire idéal, l'outil miracle dont parlent certains [...] pour aller contre le vent, elle ne se comportait pas mieux que tant d'autres bâtiments de l'époque gréés de la même manière».

La découverte de l'Amérique est un relevé minutieux des informations et des interprétations relatives aux expéditions outre-Atlantique qui ont circulé parmi les gens de cette époque. L'approche est originale et pertinente, mais Jacques Heers ne s'élève pas suffisamment au-dessus de ses sources pour nous permettre de saisir la cohérence de son projet. En conséquence, l'intérêt du lecteur est davantage suscité par les trouvailles documentaires que par l'unité de l'ensemble.

Pierre Beaudoin

BRÈVE HISTOIRE DE L'EUPHORIE FINANCIÈRE
John Kenneth Galbraith
Trad. de l'américain par Paul Chemla
Seuil, 1992, 115 p.; 19,95 $

Un beau spécimen d'intellectuel bostonnais que ce Galbraith. Depuis près de quarante ans, il analyse le système capitaliste du haut de son perchoir à l'Université de Harvard. Si toute sa carrière s'est passée à traquer les faiblesses de la machine à faire les dollars *made in U.S.A.*, il ne peut être taxé d'anti-américanisme ni d'anti-capitalisme ce-

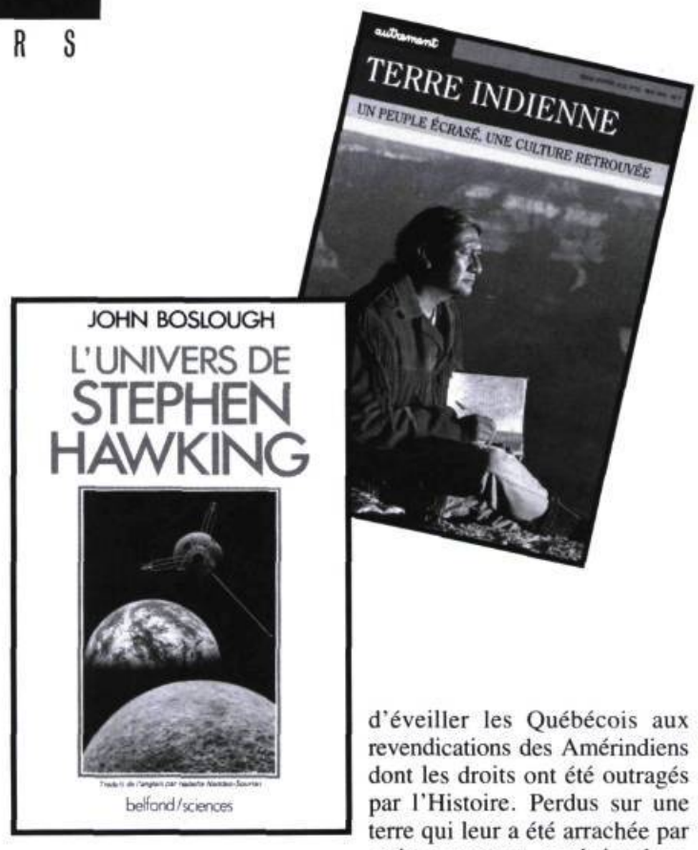
pendant. En jargon économiste, c'est un libéral keynésien très porté sur la réflexion éthique suscitée par les dysfonctions du marché.

Avec sa ***Brève histoire de l'euphorie financière***, Galbraith saura toucher les rescapés du Krach qui a suivi, en 1987, la popularité des Régimes enregistré d'épargne-action. Il relate, en effet, l'histoire des euphories créées par le dieu-marché. Le plus ancien épisode connu s'est déroulé sur le marché des tulipes, en Hollande, dans les années 1630. La folie, à l'époque, fit monter le prix de certains bulbes à plus de 50 000 $ (actuels). La débâcle financière qui s'ensuivit fit de la Hollande un pays pauvre pendant plus de vingt ans. Suivent divers épisodes qui nous mènent jusqu'en 1987, alors que la grande découverte est le ***junk bond*** ou obligation pourrie qui sert à financer des achats inamicaux d'entreprises, ou prises de contrôle.

À travers ces histoires, l'auteur tente de cerner les éléments qui reviennent avec régularité. Le premier consiste en la redécouverte incessante de la roue en finance, soit l'effet de levier, ou endettement mal garanti par des actifs réels. La seconde condition indispensable à l'euphorie financière est que, «dans toutes les attitudes libérales (jadis nommées capitalistes), il y a une forte tendance à croire que plus un individu possède ou gère d'argent, en revenu ou en capitaux, plus profonde et magistrale est sa vision des phénomènes économiques et sociaux, et plus subtiles et pénétrantes sont ses processus mentaux».

C'est drôle et ça fait du bien. Pour les plumés du dernier épisode, à prendre avec une certaine dose d'auto-dérision.

Robert Beauregard



L'UNIVERS DE STEPHEN HAWKING
John Boslough
Trad. de l'anglais par Isabelle Naddeo-Souriau
Belfond, 1991, 201 p.; 24,95 $

Journaliste scientifique et écrivain, John Boslough nous présente non seulement Stephen Hawking, la figure scientifique la plus éminente depuis Einstein, mais aussi un des domaines extrêmement fascinants de la science contemporaine, qui frôle parfois la métaphysique : la physique théorique.

Il n'est nullement question ici d'une biographie au sens habituel. John Boslough s'intéresse plutôt aux travaux audacieux et originaux de Hawking, les situant dans l'histoire de la physique et par rapport à ceux de collègues particulièrement brillants. L'auteur sait rendre avec clarté et simplicité tout l'investissement intellectuel et émotif, toute la passion de ces êtres humains que sont, on l'oublie trop souvent, les chercheurs scientifiques. Par un très grand hasard, Hawking, un des cervaux les plus puissants au monde, est affligé depuis 1962 d'une maladie dégénérative des neurones moteurs qui le rive à une chaise roulante. Il parle difficilement d'une voix presque inaudible. Il travaille avec un ordinateur qu'il fait fonctionner d'un seul doigt. Imaginez s'il était né il y a seulement cinquante ans...

La majeure partie de ses recherches, comme celles de ses collègues d'ailleurs, ont pour but d'expliquer en une seule formule mathématique la force gravitationnelle applicable aux gros objets, le mouvement des planètes par exemple, et les trois forces applicables aux particules atomiques : l'interaction forte, des milliards de fois supérieure à la gravitation, qui fait que le noyau de l'atome tient ensemble ; l'électromagnétisme qui retient les électrons autour du noyau ; et l'interaction faible, à l'origine de la désintégration radioactive d'atomes comme l'uranium.

En effet, ces quatre forces n'auraient été qu'une, très peu de temps après le Big Bang, explosion primordiale à l'origine de l'univers. Ce qui amena Hawking à s'intéresser à l'univers primitif (soit l'univers âgé de 10^{-43} seconde) et aux trous noirs, étrangetés cosmiques dues à l'effondrement d'étoiles très lourdes qui deviennent si denses que la force gravitationnelle conséquente, considérablement augmentée, empêche même la lumière de s'en échapper.

Bien qu'il faille posséder d'élémentaires notions de physique quantique pour comprendre les explications relativement savantes qu'on y trouve, ce livre s'avère une excellente introduction aux recherches de pointe en physique théorique.

Benoît Pelletier

TERRE INDIENNE
UN PEUPLE ÉCRASÉ
UNE CULTURE RETROUVÉE
Sous la dir. de Philippe Jacquin
Autrement, 228 p.; 19,95 $

Depuis quelques années, on parle beaucoup des Indiens. Les événements de l'été 1990 à Oka et à Châteauguay, près de Montréal ont eu la particularité d'éveiller les Québécois aux revendications des Amérindiens dont les droits ont été outragés par l'Histoire. Perdus sur une terre qui leur a été arrachée par petits morceaux, tantôt insolemment, tantôt avec ruse, les Indiens d'Amérique cherchent aujourd'hui de l'air. Ils jouent des coudes pour leur survie. Et tandis qu'ils se démènent afin de s'intégrer, dans le respect de leurs croyances et de leurs convictions, dans un espace transformé, nous, d'une autre culture, les toisons avec de drôles d'yeux, ne sachant pas très bien où nous situer par rapport à la résistance de ces gens dont la mémoire nous est étrangère. D'ailleurs, que voyons-nous au juste ? Un peuple, des nations vivantes ou un mythe que l'on redécouvre comme on sort de la poussière du grenier une antiquité ?

La lecture du livre que les originales et toujours passionnantes éditions Autrement publiaient en mai dernier sur les Indiens d'Amérique soulève de nombreuses questions. Les treize articles qui constituent l'ouvrage thématique réalisé pour souligner le centenaire de l'assassinat de Sitting Bull et du massacre de Wounded Knee sont, pour la plupart, écrits par des Européens. Ils traitent surtout des Indiens des plaines et de l'ouest américains, et plus particulièrement des Sioux. Quelques pages sont dédiées aux Amérindiens du Canada et du Québec.

On raconte l'histoire de la déchéance indienne, on relate les grandes batailles et la signature des principaux traités qui, au cours du XIXe siècle, ont confiné les nations indiennes dans les réserves fédérales, on trace le portrait des grands chefs qui se sont farouchement battu contre les objectifs capitalistes américains. Quatre auteurs réhabilitent la culture amérindienne et cherchent à situer les valeurs et les croyances autochtones dans le contexte moderne. Mais malgré tous les efforts déployés dans cette publication pour redonner aux Amérindiens la place qui leur revient en terre d'Amérique jamais je n'ai pu me débarrasser de la gênante impression de me retrouver devant une mythologie ravivée. Est-ce à dire que l'Histoire a définitivement euphémisé l'image de ce peuple ? En lisant ***Terre indienne***, on se rend compte que l'espace qui sépare le réel du mythique pour toutes les questions qui touchent *l'indianité* n'est pas facile à circonscrire.

Christian Bouchard

ÉCRITS POUR ALTHUSSER
Étienne Balibar
La Découverte, 1991, 133 p.; 23,95 $

En lisant les quatre essais qui forment ce superbe petit recueil, je n'ai cessé de penser jusqu'à quel point ceux et celles qui ont rejeté l'homme Althusser et refoulé son travail ont, en fait, refusé de penser les contradictions inhérentes à toute tentative de chercher les fondements du vivre-ensemble conflictuel des hommes et des femmes. À ces gens, l'assassinat de sa femme Hélène en 1980 par l'un des plus rigoureux et critiques lecteurs tant de Marx que de Spinoza, Montesquieu, Freud ou Bachelard, a en quelque sorte servi à programmer la dénégation d'une réflexion dont le mouvement central a produit une interrogation patiente et minutieuse des conflits modelant les rapports sociaux sous toutes leurs formes.

Balibar suit avec toute l'«objectivité» voulue le développement pratico-théorique des trois concepts fondamentaux de la pensée d'Althusser, c'est-à-dire de celui qu'il décrit, dans son «Adieu» prononcé à son enterrement, comme «une capacité d'écouter la singularité de chacun et de la susciter» : la coupure épistémologique, la lutte des

classes dans la théorie et les appareils idéologiques d'État. D'aucuns — qui virevoltaient en mai 68, mais sont désormais tapis dans les couloirs des institutions — attaqueront ces témoignages en évoquant implicitement la récente désintégration des pays communistes. Sans doute chercheront-ils sans le dire à faire taire les inquiétudes que provoque la thèse paradoxale selon laquelle «il n'existe pas d'idéologie dominante qui soit l'idéologie des dominants comme telle». Mais les risques pris par Althusser tout au long de sa vie (et même le risque du silence) serviront un jour, qu'ils le veuillent ou non, à repenser les limites internes des utopies qui façonnent nos visions du monde. Voilà pourquoi cet adieu critique était et sera si nécessaire.

Michel Peterson

LES ANNÉES ÉLECTRIQUES 1880-1910
Christophe Prochasson
La Découverte, 1991, 488 p.; 54,95 $

Ce nouveau titre de la collection «Textes à l'appui» est le premier de la série L'aventure intellectuelle du XXe siècle. Contrairement aux autres ouvrages de la collection, qui couvrent chacun une décennie, ce sont 30 années dont traite Christophe Prochasson, ce qui confère à son livre une allure dodue. Notons que près de la moitié de ses 480 pages est consacrée à une chronologie des événements artistiques, intellectuels et sociaux du dernier tournant de siècle.

Pour donner une cohérence autre que chronologique à ses analyses, pour échapper à l'analyse systématique des idéologies qui l'aurait amené à se centrer sur l'affaire Dreyfus, Christophe Prochasson choisit de cerner l'époque à travers des lieux, passant des Salons aux Cafés, des revues conventionnelles aux revues d'avant-garde, des spectacles aux expositions. Un tel angle d'analyse surprend dans un premier temps, mais il permet de mettre en relief les changements dans les institutions et le passage à la modernité: ainsi, l'apparition de l'intellectuel, l'affirmation de l'individu. À travers tous ces lieux où il nous entraîne, l'auteur suit à la trace la constitution du champ intellectuel français du XXe siècle.

Électriques, ces années ne le sont pas uniquement par leur brio ou leur effervescence; la belle Époque est marquée par l'inquiétude face à des transformations rapides: les repères *traditionnels* s'effritent sans que de nouveaux s'imposent. S'agit-il d'une caractéristique de fin de siècle? C'est la thèse implicite de l'auteur.

Andrée Fortin

NATHALIE SARRAUTE
Arnaud Rykner
Seuil, 1991, 205 p.; 17,95 $

Ce petit livre très joliment édité constitue une excellente introduction à l'œuvre de Nathalie Sarraute qui, sauf erreur, est assez peu fréquentée au Québec. Arnaud Rykner dégage avec clarté les principaux mécanismes à l'œuvre dans les romans et le théâtre de Nathalie Sarraute. Il dresse avec justesse le portrait-robot du personnage *sarrautien*: un individu qui se méfie du sens des mots, du moins de leur sens convenu, s'inquiétant beaucoup plus de la façon dont ces mots ont été prononcés; un individu aux prises avec ce que Nathalie Sarraute nomme des «tropismes», c'est-à-dire toutes sortes de sentiments, d'émotions, à la fois subtiles et complexes, que provoque en chacun la rencontre, la confrontation avec l'Autre.

Arnaud Rykner fait aussi voir les beautés du style de Nathalie Sarraute: en particulier son utilisation originale des métaphores animales, ainsi que son habileté à traiter cette matière fluide que sont les tropismes qu'elle ne veut surtout pas figer. L'essayiste, en démontrant combien la romancière est toute tendue vers ce qu'est profondément, intimement, un être humain, réussit à battre en brèche le préjugé selon lequel elle a créé une œuvre «intellectualisante». Ma seule réserve face à ce livre, c'est qu'il donne une vision trop manichéenne (individu par rapport à communauté, mots et tropismes) de l'univers fictionnel de Nathalie Sarraute. Ça me paraît une vision étriquée de cet ensemble mouvant, complexe, subtil, fourmillant que sont ses romans et son théâtre. Mais la faute en est peut-être imputable à la concision de l'ouvrage.

Benoît Pelletier

DU 14 AU 19 AVRIL 1993
LE SALON DU LIVRE DE QUÉBEC
AU CENTRE DES CONGRÈS

LES PRIX LITTÉRAIRES DESJARDINS

LE PRIX ROBERT-CLICHE
Prix de la relève du roman québécois

Ce prix de la relève du roman québécois, l'un des plus convoités au Québec, s'adresse à toute personne de 17 ans ou plus, auteur d'une œuvre originale inédite d'au moins 200 pages. Le prix Robert-Cliche permet de lancer de brillante façon la carrière d'auteurs d'un premier roman écrit en français.

LE PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE
Prix d'excellence de la nouvelle

Le prix Adrienne-Choquette souligne l'excellence d'un recueil de nouvelles inédit (la publication préalable en revue est cependant acceptée) et attire l'attention des lecteurs sur le souci de composition et d'homogénéité qui préside au genre. Le manuscrit, d'au moins 125 pages, doit comporter un minimum de cinq nouvelles et être libre de tout droit.

LE PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE
Prix de la relève de la poésie québécoise

Le prix Octave-Crémazie a été créé pour inciter les poètes n'ayant jamais publié de recueil chez un éditeur reconnu à établir la base de leur œuvre. Ce prix favorise uniquement la poésie, sous toutes ses formes. Les manuscrits doivent contenir au moins cinquante pages.

LE PRIX MONIQUE-CORRIVEAU
Prix de la littérature jeunesse

En créant ce prix pour souligner l'excellence d'un roman ou d'un conte écrit et publié en français, et destiné aux enfants de 8 à 12 ans, la Fondation Monique-Corriveau a choisi d'honorer ceux et celles qui conçoivent les livres pour les jeunes et qui leur offrent ainsi les clefs et le goût de la lecture.

INSCRIPTION

Les concurrents ont jusqu'au 31 octobre 1992 à minuit, le cachet postal en faisant foi, pour expédier leur manuscrit. La formule d'inscription est disponible dans toutes les Caisses populaires du Québec et auprès du Salon du livre de Québec :

Les prix littéraires Desjardins
Att. : le Salon du livre de Québec
1026, rue Saint-Jean, bureau 203
Québec (Québec)
G1R 1R7

Les prix littéraires Desjardins seront remis dans le cadre du Salon du livre de Québec, le 14 avril 1993, au Centre des congrès de Québec.